L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 29 MAI 1887.

UN PEU DE TOUT.

Le théâtre a ses drames réels aussi en ce moment là câble fait défiler sous nos yeux les scènes de l'un de ceux-là. Quelque soin que l'on mette dans la transmission de nos dépêches, et quoique plus de trois jours se soient passés, nous n'avons encore que des détails incomplets sur la navrante catastrophe qui, dans la soirée de mercredi dernier, épouvantait Paris et qui consterne le monde entier, on peut le dire. Pas un seul nom d'artiste ne nous est encore parvenu.

Ces fragments de rapports, si tragiques qu'ils soient déjà, nous laissent trop prévoir des malheurs plus grands encore; la cruelle anxiété se prolongera probablement jusqu'au jour où nous arriveront les journaux parisiens. Alors seulement nous connaîtrons l'affreuse vérité.

Une fois de plus le théâtre de l'Opéra-Comique—salle d'une charmante coupe et décorée avec un goût exquis—a été la proie des flammes. Et cette fois, rien n'a manqué au sinistre. L'incendie dont on ne précise pas encore l'origine, s'est déclaré au cours d'une représentation de *Mignon*, alors que salle et scène étaient remplies par les artistes et le public. Le feu, comme s'il ne voulait épargner personne de cette double foule, le fen a pris son vol avec une vélocité telle qu'en peu d'instants il se communiquait à toutes les parties de la scène, et malgré le rideau de sureté, rideau métallique, gagnait bientôt la salle.

Ici je ne puis me défendre de remettre sous les yeux de mes lecteurs, le nom d'un chanteur distingué, dont les télégrammes ont parlé à plusieurs reprises, au sujet de cette horrible calamité : le nom de Taskin.

Les quelques lignes qu'on vient de lire disent assez quel devait être l'état des esprits en cet auditoire qui entendait le feu crépiter, gronder dans les coulisses, et qui voyait les flammes étendre dans sa direction leurs menaçantes spirales.

En pareil moment chaque minute est d'une incommensurable durée; une de celles là suffit pour jeter la perturbation dans un cerveau qui tout à l'heure était parfaitement équilibré; elle fait une folle furieuse d'une femme jusque là en pleine possession de ses facultés; pareil exemple est cité dans nos récits télégraphiques.

Eh bien, quand, au-delà de la rampe, l'incendie, du sinistre allié, hurlait ses redoutables menaces ; quand le drame de la mort en grand, commencé dans les coulisses, allait inévitablement se développer dans la salle, Taskin se présenta sans hésiter sur cette scène même, envahie par l'embrasement, et là, avec le calme d'un régisseur parlant au public, il conjura celui-ci de ne point se laisser atter à l'affolement; de ne point se précipiter en masse vers les dégagements, les issues, et d'attendre encore les quelques secondes nécessaires pour l'ouverture de toutes les portes, de toutes les voies d'évasion.

Le courage a aussi sa contagion parfois. Ce sang-froid d'un homme qui donnait l'exemple de ce qu'il demandait; cette fermeté d'un artiste qui, lui même, faisait halte au milieu du danger à grande vitesse, régirent puissamment sur la foule. Elle revint partiellement à elle, et, en majeure partie du moins, put s'écouler, sans ces refoulements, ces écrasements, ces piétinements féroces, crimes d'une terreur inconsciente—qui trop souvent font plus de victimes que la conflagration elle même.

Grâce à cette prompte et froide intervention de Taskin, bien des vivants sont là, qu'on autant relevés parmi les morts; hommes, femmes, enfants sont pu aller plus vite que les flammes ; rapide qu'elle fut la course dernière ceux. Puissance suprême quelquefois de la parole sur les masses! deux ou trois mots heureux, et voilà qu'une immense ouvertage est achevé!

Ce succès de Taskin n'était pas de ceux qu'il prévit sur cette chère scène, à laquelle il ne pouvait penser que le destin gardait pareil épouvantement.

Un se préparant à cette représentation de *Mignon*, on le comptait toute éclate, le pressentiment ne lui était pas venu qu'il aurait aussi lot à jouer un rôle en mêmes d'un incendie de théâtre, véritable cette fois.

Pourtant à ce formidable imprévu il a fait face en homme. Le sang dont il a aplaisé, ou, si vous le préférez, dont il a su discipliner subitement la fraveur, fraveur facile à comprendre, lui doit l'existence. Le bienfait qu'il a ainsi rendu dans la soirée du mercredi 25 mai 1887, adoucira l'horreur du spectacle qui fréquemment revendra à sa pensée spectacle de tant de pauvres camarades artistes, tués ensemble, morts jamais, aimant la vie, et de quelle mort! "Étouffant, brûlant vifs devant ce monde que le plaisir, hélas! avait conduit là, et qui ne pouvait rien pour ces victimes, se tordant dans la fournaise et demandant la vie.

Oui, l'effroyable tableau reparaîtra souvent sous les yeux de Taskin, un grand cœur assurément ; mais, du moins, il aura aussi la vision de tous ceux qu'il défendit contre eux-mêmes à cette minute suprême ; il se rappellera que sa dernière apparition sur la pauvre scène aimée de l'Opéra Comique fut pour un acte d'inspiration et de dévouement.

Ce dévouement n'est pas le seul à noter, à saluer. Un autre artiste, que les dépêches désignent sous le nom de Philippe et que je ne connais point directement lui aussi l'accomplissement du devoir, même à côté de l'abîme, et ce devoir il l'a rempli vaillamment. Nous savons déjà, par nos dépêches, qu'il a donné les preuves d'un indomptable courage et que nombre de personnes lui doivent leur salut.

Un télégramme ajoute même que là où les pompiers avaient jugé l'effort inutile, il a voulu, lui, tenter l'impossible, que, d'audace en audace, il est parvenu à sauver trois danseuses, décidement abandonnées à elles-mêmes.

On annonce que le gouvernement français a décidé que Taskin serait décoré de la Légion d'honneur. Ce serait là un grand acte de justice : une croix qu'il aurait le droit de porter fièrement, d'arborer.

Mais cette récompense est aussi appelée par la bravoure de l'artiste Philippe; oui, pour celui-là comme pour Taskin, cette croix, trop marchandée souvent aux artistes, par parenthèse. Elle lui est bien due.

C'est là un duo d'héroïsme, qui mérite d'être honoré en présence même des ruines fumantes de l'Opéra Comique, aux applaudissements de toute une foule.

Je le répète, on ne connaît encore qu'une partie de la funèbre vérité; tout porte malheureusement à croire que le nombre des victimes dépasse de beaucoup celui qui a été transmis; les altérations notables faites au premier total sont d'un triste augure. Il est trop vraisemblable qu'après l'extinction du gaz, une confusion, une panique ont dû se produire dans les couloirs, sur les escaliers obscurs et étroits des galeries supérieures.

Là on a dû s'étouffer, se renverser, se fouler aux pieds ; et par cette lutte effroyable au milieu des ténèbres, ces infortunés auront inévitablement donné à l'incendie le temps de les atteindre. Combien de victimes sont restées là? On l'ignore encore.

La population de Paris se masse autour des débris du théâtre absolument déserté; elle attend fiévreusement les bulletins officiels, et à tout instant on doit rencontrer des visages hagards, cherchant parmi les cendres la forme d'un parent, d'un ami.

Un seul fait suffira pour donner une idée de l'excitation à laquelle est arrivé le sentiment public. Dans la journée de vendredi, un de ses ministriels de la plume, sans doute, affirmait que le prétendu Gordon, journal, avait mis en circulation une brochure, dont la conclusion était que, si la France avait eu une série de ministres des Beaux-Arts aussi fidèles à leur devoir que le général Boulanger, comme ministre de la guerre, pareil désastre ne serait pas venu affliger le pays et le monde entier."

A une heure de dangereuse surexcitation cette insanité pouvait être d'un effet funeste, devait porter. Elle a porté ce effet. Tant et si bien que la foule, croyant reconnaître M. Herbelot, l'ex-ministre des Beaux Arts, dans la personne d'un passant inoffensif, se rua à la poursuite de celui-ci et se préparait à le jeter à la Seine, quand la méprise fut enfin constatée.

Étrange jeu du hasard ! c'est au cours de *Mignon* que s'est déclaré l'incendie qui a détruit l'Opéra-Comique, et *Mignon* est le seul ouvrage du répertoire lyrique où se produise la conflagration du théâtre.

Lorsque les choses auront repris leur marche ordinaire et que le rideau se lèvera de nouveau sur le troisième tableau de *Mignon*, on ne pourra plus entendre, à Paris, sans une douloureuse émotion, ce cri de Lothario : *Le feu, le feu!* sans se rappeler la soirée affreuse où une épouvantable réalité vint se substituer à l'innocente fiction. Autre réalité aussi, mais consolante celle-là : si Wilhem Meister sauve *Mignon* des flammes, Taskin et Philippe leur ont enlevé bien des proies.

A côté de cette perte d'existences, une autre perte artistique, irréparable aussi : celle de la bibliothèque.

Un théâtre se rédifie et celui qui s'élève dépasse toujours en magnificence celui qu'il remplace. Mais comment jamais remplacer ces trésors de manuscrits, qui s'étaient amassés là, pour la gloire de l'Art et de la France?

Des millions entassés ne sauraient payer ces legs disparus du talent, du génie. Par malheur, ce n'est jamais qu'un seul exemplaire qui existe de ces manuscrits—poèmes et partitions. Pour être faits de fragile papier, ils n'en sont pas moins des monuments historiques, dont la disparition cause peine profonde à tous ceux qui ont le culte de l'art et des artistes.

Au lendemain de cette catastrophe, et après avoir adressé toutes paroles de sympathie à tant, tant de deuils, il faut plaindre, et amèrement aussi, celui qui, d'une main si sûre, dirigeait cet Opéra-Comique, venait de lui ouvrir une voie plus brillante que jamais : M. Carvalho. Que de douleur au spectacle de ses pensionnaires, dévorés ainsi en quelques minutes; que de regrets poignants devant l'écroulement, momentané du moins, de toute son œuvre. De toutes les parties du globe le monde théâtral lui envoie des témoignages de sympathie, des offres de service pour ceux de ses pensionnaires que le sinistre a frappés. Il les mérite mille fois.

Mais laissons ces scènes déchirantes et revenons à la Nouvelle-Orléans.

Lecteur non doux ami, toi qui as la patience, la longanimité de me suivre, chaque semaine, alors que je *tartine* l'article dominical ; lecteur, presque mon complice, tu vois en moi un mortel dont la perplexité fait encore hausser la pesante température actuelle; car tu le sais, la température à cela de particulièrement négatif des lois physiques que, plus elle est lourde, plus elle monte.

Tu me demanderas peut-être pourquoi je te tutoie ainsi soudainement. Le pourquoi? diable! si on l'exigeait toujours, je sais des gens qui seraient fort embarrassés, et qui, en mal de pourquoi, y succomberaient. Mais enfin, puisque j'ai ainsi commencé, permets-moi de continuer sur ce ton de familiarité.

Donc, lecteur ou lectrice, je suis très perplexe, et ici je puis te donner par hasard le pourquoi.

Tout à l'heure, au moment où je passais devant l'Opéra, afin de demander si la Kermesse des Enfants y avait fait recette, un personnage, à visage passablement sinistre et qui louchait, à force de me regarder avec une expression menaçante, me remettait un papier, et voici ce que j'y lus :

"Ce jourd'hui, 28 mars 1816, en la ville de Coblentz, a comparu devant moi, Gressler Tentonisbrouf, bourgmestre de l'endroit, le sieur Maugérischen, citoyen prussien et vacciné, lequel m'a déclaré avoir mis au monde, ou plutôt avoir fait mettre au monde, par l'entremise de son épouse légitime Wilhelmina Allemanta, Allemande allemanisant, le 23 mars de la même année, en la ville de Coblentz, un enfant, vraisemblablement du sexe masculin, et non vacciné, auquel il a donné les noms de Fritz Otto Maugérischen.

"Ont signé comme témoins les sieurs Cornelius Cracquensberg, Hellenus Blagsmann et Wilhem Grinchemell: tous vaccinés."

Ce document qui, vous en conviendrez, semble tout d'abord authentique a jeté dans mon esprit le doute, ce longtemps que vous n'êtes pas sans connaître, "vaccinés" et "non vaccinés".

Je communique la pièce à un ami : et après avoir frappé plusieurs fois le front, ce qui, assure-t-on, est le signe de la pensée profonde et concentrée, il me dit que la preuve lui semble grave et que Coblentz déjà célèbre par les eaux thermales, par ses vétérinaires, et pour avoir été résidence des Empereurs carlovingiens, des Electeurs de Trèves, etc., etc., etc., pourrait bien l'être aussi par la naissance de Maugé, notre Fritz.

Ainsi donc, en compte, Maugé serait de demeurant allemand. *Horresco!*

On m'avait bien dit, pendant son administration de l'Opéra, que parfois il se laissait influencer par l'ou, par l'autre, qu'il était variable; d'autres prétendaient pouvoir le faire tourner comme toupie. Mais, puisque toupie il y avait, restant à constater si elle était d'Allemagne ou de Belgique. Car il paraît que le détail est d'une vaste importance, alors qu'il s'agit d'un directeur de théâtre à la Nouvelle-Orléans.

Là encore, lecteur, là surtout, tu voudrais encore savoir le pourquoi, mais, je le l'avoue, je suis tellement à ce le donner, et, ma foi, je te répondrai comme Sganarelle : *"Doudouma, nouqui, nouqui, polpicoton, qoqui mikis."* Voilà justement ce qu'il faut que votre fille est mineure.

Quoi qu'il en soit, et dut on m'accuser de contester les pièces officielles les plus incontestables, comme, par exemple, celle qu'on vient de lire, je n'en tiens à Liège, je ne m'emporte à Liège, jusqu'à dans ainsi informé.

Et plus, au risque d'être conspué comme un homme qui n'est pas assez dans le mouvement, comme un suspect, je vous confesse que si même il n'était démontré que M. Maugé vit effectivement le jour et bien comme ses premières mesures en Allemagne, le fait ne changerait en rien, mais l'absolument pareille manière de voir et d'agir au sujet du directeur. On nait où l'on peut que chable! et les lois de naturalisation sont là, si l'on veut corriger ce qu'à fait le hasard de la naissance.

En outre songez-y : si c'est bien à Coblentz, au siège des vétérinaires, que M. Maugé fit son début... dans les latrines, n'est avis qu'il porte très peu dans son cœur cette première patrie; qu'il a même un fort, mais très fort faible, le renégat! pour la Belgique et pour la France. Je comprends ça.

Quel drôle de passion! Mais il est des goûts prussians là. Tenez, voyez Albert Wolff, ce prussien parisianisant, qu'en dites-vous? Ma foi, on le le traite pas trop mal là bas, car l'Opéra de Paris et aux bureaux du *Figaro*.

Et Offenbach, et Meyerbeer, et Goethe, et Beethoven, et Schumann, Weber, Schubert, Wagner et tant d'autres, faut-il les repousser pour cause de cloche! Ne peut-être plus irrésistes que le roi. Ne point faire trop de zèle! voilà deux maximes à recommander toujours.

M. Maugé tournera-t-il à tous les vents, en fait de nationalité, que je lui passerais ce caprice de girouette; que la cloche ne m'en offusquerait pas une seconde, je le déclare.

Toupie or not toupie! peu n'importe, mes amis; tout ce que je lui demande, c'est une troupe agréable, et j'attends. S'il ne nous la mène point, je ne donnerai pas les artistes, je vous l'affirme, les éloges outrés, fluximuriés, que si souvent je leur ai vu prodiguer. Critiques et fleurs sont changeants.

Quant à ce que j'ai avancé à propos de la garantie qu'il pourrait offrir à ses abonnés, garantie fort usitée et aussi facile à trouver que le moyen de rouvrir possible un abonnement de $25,000 et plus, je ne retire pas une syllabe de ce que j'ai écrit.

Seulement j'ajoute que j'ai rappelé en cela un fait de tous les jours; mais qu'ici je ne suis et ne veux être nullement l'écho de M. Maugé, avec qui je n'ai jamais que des rapports très éloignés; à qui je ne demandai jamais un semblant de faveur, et dont, en ses *relations officielles* avec moi, j'ai plutôt à me plaindre qu'à me louer. Il me le mérait point et je le lui ai dit. Mais j'écrite, sans hésiter, ces petites considérations personnelles, alors qu'il s'agit de la question de la scène lyrique française à la Nouvelle-Orléans.

Donc, que M. Maugé soit belge ou allemand, abonnez vous en masse, c'est tout ce que je persiste à vous demander. Un fait est certain, son Opéra sera français; et c'est là ce que vous voulez, n'est-ce pas? Moi de même.

—Mlle Léona Queyrouze appartient au monde littéraire de la Nouvelle-Orléans; son intelligence, sa culture d'esprit, ses études persévérantes et multiples lui ont valu d'y occuper vite, bien jeune encore, une place qu'elle tient avec distinction.

Les succès qu'elle a obtenus dès le début, n'ont pas ralenti ses efforts; elle a persisté dans le travail; elle a compris que le pas fait aujourd'hui oblige; qu'il est comme un engagement pris d'en faire un autre demain, et elle marche dans sa voie, guidée par sa nature richement douée, par le sentiment et l'amour du beau.

Elle est l'une des plus intéressantes personnalités du groupe des écrivains louisianais, et à l'heureux privilège de pouvoir faire ses preuves dans les deux langues qui sont le plus parlées en Louisiane : Français, Anglais.

Toujours à la tâche, elle vient d'achever un travail qu'elle lira dans une Conférence, qui aura lieu, vendredi prochain, à 8 heures, au "Continental Guards' Armory," sous les auspices du général G. T. Beauregard, de MM. Charles Gayarré, Alfred Marcier et celui qui signe ces lignes.

Du cette *lecture*, en anglais, je ne sais que le titre : *"Patriotism and Wagner"*; mais ce que je connais déjà des œuvres de Mlle Léona Queyrouze, me donne pleine confiance en ce que je vais connaître. Je n'irai pas plus loin aujourd'hui; son esprit fin, délicat, repousserait les éloges anticipés.

—On jouait récemment, dans les salons de Mme Wogan, une pièce en deux actes : *Les Vacances de Camille*, début, si je ne me trompe, de Mlle Marie J. Augustin.

Comme je n'ai pu assister à cette représentation, dont la réussite a été complète—œuvre et interprètes—m'a-t-on dit, l'auteur m'a fait l'honneur de m'envoyer son manuscrit. Je l'en remercie.

Mlle Augustin s'occupe d'enseignement; elle est chargée d'une Classe dans l'un des Pensionnats les plus cités à la Nouvelle-Orléans, et sa collaboration est de celles qui sont fort estimées.

Je n'ai aucune donnée à cet égard : j'imagine, néanmoins, qu'elle a écrit cet ouvrage, surtout dans le but de le faire jouer par ses Elèves. C'est dire tout d'abord, n'est-ce pas? que son cadre était forcément retréci. Or, la vie du théâtre étant l'une des plus difficiles que je sache, il faut, pour y marcher, les coudées franches, une grande indépendance d'allures.

La difficulté s'aggravait donc pour Mlle Augustin, et j'en donnerai au moins deux raisons qui comprendront aussitôt ceux qui se sont essayés à la rampe : il lui fallait exclure les rôles d'hommes; il lui fallait aussi, je suppose, exclure l'amour, ce qui est plus malaisé. Ce petit lutin là s'impose surtout au théâtre, tel que le veulent les foules du moins.

Cette exclusion, si entravante, est rare, bien rare; *Alkalis* à part, combien d'exemples en citerais-tu?

Engagée volontairement dans ce mauvais pas, Mlle Augustin s'en est souvent tirée avec bonheur. *Les Vacances de Camille* sont une comédie destinée au salon, toute juvénile, sans prétention aux grands effets, aux coups de théâtre. Cela est bâti sur une point d'aiguille et cependant le petit échafaudage se tient, se comporte fort bien.

L'auteur n'a point recherché une intrigue compliquée, je vous la dirais en peu de lignes ; sa préoccupation a été beaucoup plus le dialogue que l'action.

De ce dialogue plusieurs pages sont très joliment venues; elles ont de la vivacité, de l'allure, du trait, et je remarque, entre nombre de scènes, un enchainement qui ne se rencontre pas toujours chez un débutant. De plus, un écueil, auquel on se perd fréquemment, a été évité : les longueurs.

En somme, *Les Vacances de Camille* sont une aimable bluette, qui amuse un auditoire de salon; une suite de saynètes, dont le bon effet doit encourager Mlle Marie J. Augustin à poser plus large toile sur son chevalet.

—Je ne veux pas terminer cet article sans me faire l'écho d'une nouvelle excellente, bien impatiemment attendue.

Le jury devant lequel a comparu M. Edgard Bouligny, à El Paso, Texas, n'a pas hésité à l'acquitter. Ces douze citoyens, auxquels le prévenu était absolument inconnu, ont justement vu dans cette pénible affaire, un accident déplorable, sans doute, mais rien qu'un accident. Nul, à coup sûr, ne l'a regretté plus amèrement que l'accusé.

Ce verdict spontané a été chaudement applaudi par tout l'auditoire, et quand le silence s'est fait, M. Edgard Bouligny, visiblement ému, s'est levé, et, s'adressant au jury, a prononcé ces graves paroles, que je tiens à reproduire :

"Messieurs, maintenant que vous m'avez jugé innocent devant la loi, je vous dois une déclaration. Je ne veux pas rentrer dans la société avec le stigmate du meurtrier. Devant Dieu, et en évoquant le souvenir de ma femme et de mes enfants que je ne figure être ici présente, j'affirme que, quand j'ai tué Alfred Kennard, mon pistolet est parti accidentellement."

Ces paroles ont vivement impressionné l'assistance entière.

De cet acquittement complet je félicite cordialement la famille Bouligny entière, si distinguée par elle-même, par l'honorabilité, par le talent, par ses alliances, et qu'il faut aimer des qu'on la connaît.

L. PLACIDE CANONGE.

MUSIQUE.—Nous recevons de M. Grunewald, une romance : *Musica proibita, musique défendue, Verbotten musik*, mélodie de S. Gastaldon, traduction anglaise de Charlotte H. Conner ; aussi un morceau de piano : *Ma Charmeuse*, suite de valses, par Emile Waldteufel.

WEST END.—Ce soir, le Concert commencera à cinq heures pour finir à onze. Excellent choix de morceaux, un fragment des œuvres populaires de haute valeur.

M. Gier, Soubiga et Lyre, au travail très rude de répétitions, il en veut donc résulter que des perfectionnements rapides dans l'exécution par son orchestre, qui comprend des artistes de mérite et d'expérience.

PIANO-CHANT.—Nous recevons de M. Philip Werlein deux morceaux pour piano : *Les Danses de la Reine* (F. E. Mallot), ouverture transcrite par F. Greene ; *Happy Youth Waltz*, par Adolphe Comeaux ; *I'll call thee back again*, romance avec chœur, paroles et musique par Chas. E. Bray.

FEMME DE CHAMBRE ÉCONOME.—Le vieux vaudevilliste Dupin, qui vient de mourir, avait été l'un des nombreux collaborateurs de Scribe.

Tous deux avaient donné ensemble *Michel et Christine*, cette pièce du gymnase qui fit le début du succès et de la fortune de ses auteurs.

Une anecdote rétrospective à propos de cette fortune.

Mme Scribe sut jadis une femme de chambre très rigide à l'endroit des étrennes. Un jour, elle dit à sa maîtresse :

—Comme monsieur était dépensier avant son mariage!

—Dame! c'est que je viens de trouver dans un de ses tiroirs une longue liste d'un tas d'argent distribué a des dames.

—Vous êtes folle, Julie.

—Non, madame. Vous pouvez voir vous-même. La liste est encore sur le bureau.

Poussée par une curiosité bien naturelle, Mme Scribe entre chez son mari. C'est vrai. La note démontre est là, en évidence, et elle est, en effet, couverte de noms de femmes.

Voici ce qu'un peut y lire, de l'écriture du célèbre confectionneur de comédies :

Yelvo	1,500 fr.
Zoé	5,500
Malvina	5,550
Louise	8,800
La Chanoinesse	9,550

—Une chanoinesse! s'exclame Julie avec horreur.

Vous avez compris, n'est ce pas? Ce que l'innocente camériste avait pris pour des femmes, c'étaient des pièces de théâtre.

Et ce qu'elle prenait pour des sommes dépensées follement, c'étaient des droits d'auteur soigneusement encaissés par Eugène Scribe.

A bord d'un steamer.

Un clergyman s'adressant à un voyageur :

—Vous est-il jamais venu à la pensée qu'au milieu de la vie nous sommes au milieu de la mort?

—Souvent.

—Avez-vous réfléchi qu'à chaque instant nous pouvons être lancés dans l'éternité et que nous devrions être préparés à tout événement?

—C'est ce que j'ai dit un million de fois.

—Est-il possible que je parle à un frère clergyman? Mais je pensais, d'après vos habits...

—Je suis aussi agent d'assurances sur la vie.

S'adressant à Mlle Nini, un visiteur lui dit :

—Votre oncle Robin, que j'ai rencontré tantôt, m'a chargé de vous embrasser pour lui.

—Et le jouet, on est-il?

—Un jouet pour?

—Mon oncle Robin me donne toujours un jouet quand il vient m'embrasser.

A l'exercice :

—Dites, Piton, regarde là-bas ces pompiers. Qu'est-ce qu'ils viennent faire sur le terrain de manœuvres?

—Sans doute que c'est le colonel qui les a appelés ; il parle toujours d'éteindre le feu de l'ennemi.

Chez le cordonnier :

—Je n'ai acheté ces bottines ici, la semaine dernière, et comme vous voyez, elles sont fendues sur le cou-de-pied, rien que pour avoir fait une visite.

—Madame, les bottines que je fabrique ne sont pas faites pour faire des visites, mais pour en recevoir.

Les duels.

L'un des témoins accourant furieux chez son commettant :

—Comment, vous n'êtes pas venu sur le terrain!

—Eh! que voulez-vous? J'étais convaincu que mon adversaire ne s'y rendrait pas, et je n'ai pas voulu qu'on pût dire qu'il m'avait fait poser!

Deux petites filles de sept à huit ans causent en jouant.

—Et votre papa, qu'est-ce qu'il fait? demande l'une d'elles.

—Tout ce que veut maman.

Un bon Dranor du *Charivari* :

Personnages : un président ébahi et un prévenu naïf. - Lieu de la scène : la cour d'assises.

—Mais enfin, pourquoi avez-vous tué cette malheureuse?

—Mon président, j'espérais ainsi finir mes jours ignoré et tranquille.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 29 mai 1887.—Indications—Pour la Louisiane : Pluies locales ; température presque stationnaire, légers vents variables.

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Jacques A. Butman à Mlle Christine Doll.
Lee Dupeire à Mlle Mary E. Jambois.

Naissances.

Mme Chas. J. Leveque, une fille.
Mme John Claverie, Jr., un garçon.
Mme Edward Reth, un garçon.
Mme J. G. Davidson, un garçon.
Mme Bernard Picard, une fille.
Mme D. Mancuso, un garçon.
Mme Frank Sonntag, une fille.

Décès.

Leon D. Turner, 6 mois, 64 rue Quatrième.
Mme Emma Muller, 27 ans, 150 rue Baronne.
Mme Minnie K. Ranschkolb, 31 ans, encoignure Laurel et Allen.
Ruth Ann Digge, 2 ans, 185 rue Derbigny, côté sud.
Frank Turner, 11 mois, 89 rue Bassin, côté nord.
Laura Durmenstein, 1 mois, 31 rue Zepagne.
Marguerite Sulhaus, 3 ans, encoignure Mandeville et Dauphine.
Jean M. D'Hetcrte, 37 ans, encoignure Chemin Gentilly et St. Bernard.
Edward K. Donseau, 13 mois, 16 rue Champs-Elysées.
Mme E. Leflingwell, 30 ans, 72 rue Polymnie.
Ernest R. Douglass, 3 mois, 114 rue Prytanée.
Mme Margaret Ward, 37 ans, 371 rue Melpomène.
Mme Mary Louise Lagman, 31 ans, 331 rue Carondelet.
Clifford Wright, 4 mois, 49 rue Esterpo.

Ventes inscrites aux bureaux de l'administrateur des aliénations :

A. Taran à L. Eagindler, deux terrains dans le 6me district, dans l'Ilet borné par les rues Magazine, Marengo, Camp et Milan, $2,900.

Mme George Glideeau à Frank A. Daniels, une portion de terre dans le 5me district, dans l'Ilet borné par les rues Chestnut, Evellina, Elmire et Eliza, $300.

Veuve et héritiers de Jeremiah Regan à Jeremiah Regan, un terrain dans le Premier District, dans l'Ilet borné par les rues Clio, Erato, Liberté et Howard, $700.

Charles E. Alter à John Drysdale, quatre terrains dans le Sixième District, dans l'Ilet borné par les rues Magasins, Constance, Robert et Upperline, $1015.

P. A. Delvaille à John H. Lyle, un terrain dans le Premier District, dans l'Ilet borné par les rues Poydras, Camp, St. Charles et Gravier, $1000.

Michael McQuade à H. B. Ayer, trois terrains dans le 6me district, dans l'Ilet borné par les rues State, Patton, Constance et la ligne de division de Burthe-ville, $375.

Banque des Citoyens de la Louisiane à Thos R. Muggah, un terrain dans le 5me district, dans l'Ilet borné par les rues Chartres, Port, St-Ferdinand et Architecte, $1275.

Ventes immobilières.—Voici la liste des ventes effectuées hier par les divers encanteurs de la ville :

Par Spear & Escoffier.

Cottage spacieux rue Marais, entre Kerlerec et Columbus, $3375.

Un terrain rue Kerlerec, entre Marais et Villeré, $900.

Un autre terrain touchant au premier, $900.

Un autre terrain touchant au premier, $900.

Un autre terrain touchant au premier, $860.

Coin des rues Félicité et Baronne, $1300.

No 221 rue Trémé, entre St-Philippe et Ursulines, $1600.

221 rue Trémé, entre St-Philippe et Ursulines, $750.

300 trente actions du fonds capital de la Importers Bonded Warehouse Co., à $30, $900.

Par Macon Pearl et Robinson.

Une maison à deux étages, rue Jackson, entre Camp et Magasine, $13,750.

La maison en briques à quatre étages, No 56 rue des Magasins, $13,000.

La maison double à deux étages, Nos 519, 519 1/2, 520 et 521 rue du Camp, $1,800.

Un cottage, No 10, rue Franklin, $2,100.

Un terrain situé près du cottage ci-dessus, $75.

Un cottage, encoignure Lafayette et Howard, $1700.

Un terrain rue Girod, entre Carondelet et Baronne, $1220.

A la 2ème Cour de Recorder.—L'affaire de détournement de mineure a fait hier un nouveau commencement d'instruction devant le juge Burthe.

Accusés et témoins étant présents, la cour a ouvert sa session en présence d'une foule compacte qui bien avant l'heure avait envahi la Cour et prit place sur les bancs.

L'appel des témoins a été fait dans l'ordre suivant.

Henry Albert, Cécile Albert, sergent John Journée, Simon E. Kelly, Harriet Augustin, Albert Tucker, B. L. Tucker, Alphonse Albert, Mme Auguste, S. H. Smith, Charles Shultz, Hy. Meyer, Wm Brown, Mme Alt. Tucker, Edward Blanchard, caporal Cooper, James Bachemin, officier spécial Hy. Andry, spécial Roette, spécial Henderson George Zimmermann, Hubert Rolling et Jacob Hooker.

Mlle Albert est appelée la première à déposer ; elle raconte comment elle a rencontré le gamin qui lui présenta le billet lui annonçant l'accident survenu à son père. Elle demanda à l'enfant de venir avec elle, mais sa mère mais il lui répondit que sa mère lui avait précédée et qu'elle avait déjà reçu un billet semblable.

A l'encoignure de Claiborne et Sec-Anne elle rencontra Mme Willis qui la conduisit pendant l'espace de plusieurs blocs sans se retourner pour la parler. Là, l'enfant les quitta. Enfin toujours en compagnie de cette femme elle arriva en face d'une petite maison située rue Dumaine, entre Piété et Louisa.

Elle refusa d'entrer dans cette maison, et donna un coup sur le bras de la femme qui l'accompagnait pour se dégager. Elle se sauva sans donner l'alarme et gagna le quai sans rencontrer personne. Elle demanda au premier passant où se trouvait la rue Dumaine puis gagna la rue de l'Esplanade et Dauphine et se rendit à la 3me Station où elle trouva le sergent Journée qui l'accompagna chez elle.

La femme qui voulait l'introduire dans la maison la prit par le bras en lui disant de entrer, et c'est alors que, prise de soupçon, elle se dégagea et s'enfuit.

Elle ne porte aucune plainte à son arrivée à la 3ème Station, mais raconta seulement l'aventure au sergent Journée.

Mlle Albert a reconnu Jenny Bachemin et la femme Willis, et a affirmé n'avoir jamais vu Tom Benson, qui du rôle d'accusé a pris celui de témoin à charge.

Répondant aux questions de l'avocat de district Henriques elle déclare qu'elle suivit la femme qui l'avait accostée jusqu'à chez elle, étant préoccupée de l'accident survenu à son père, et elle ajoute que dans les efforts qu'elle a fait pour se dégager de l'étreinte de cette femme, elle a chiffonné le billet qui lui avait été remis.

Plusieurs témoins ont été entendus après quoi M. Henriquez a fait remarquer au juge Burthe que de ces témoignages il ne résultait aucune accusation précise, pas même un semblant de tentative de détournement ou de voies de fait; en conséquence il a émis l'opinion que les prévenus devaient être acquittés. Ainsi a fait le juge Burthe.

Mme Willis, la principale accusée a aussi été acquittée.

Cour de District des Etats-Unis.—Pew-Goldstein contre Town & Cenner Exception rejetée.

—J. M. Sockhart contre Frank Morey. La motion de rejet est refusée.

Cour Suprême.—L'Hon. Juge Bermudez, au sujet de l'affaire H. Fernandez qui demandait à vendre de l'épicerie le dimanche sur les marchés a maintenu la 1re décision de la cour qui déclarait cette vente une violation de la loi.

Cour civile de District.—L'affaire Ed. Conery contre la compagnie des Waterworks sera jugée par le juge Monroe.

Nouveaux procès.

La succession de Geo. Cary à été ouverte.

Veuve J. Déjan vs. J. A. Riley—Procès pour $161.

F. B. Fanneret vs. Alfred S. Guttieres —Appel au jugement de la 1re Cour.

Aug. Bernau vs. Oscar Wibel et als.—Appel au jugement de la 1re Cour.

George Heck vs. Dennis Cloney, pour $375.58.

Cour Criminelle.

Section A.—

Frank Campbell, léger vol, 50d d'amende et 6 mois de prison.

Cour du recorder Davey.—John Hyland, attaque, Cour Criminelle sous caution de $250.

John Rivere, attaque à main armée, Cour Criminelle sous caution de $500.

Edward Reichart, voies de fait, Cour Criminelle sous caution de $250.

Vol.—Trois enfants de couleur, dont un William Daniel a été arrêté, ont volé à M. Carnes, marchand de fruits au marché Magazine, une somme de $50.

Incendie.—Ce matin, à 2 h. moins le quart, le feu a pris à l'intérieur de l'Ilet borné par les rues Chartres, Conti, Decatur et Toulouse, dans la fabrique et le dépôt de la chemiserie parisienne de M. Gnébié.

Au moment où l'alarme a été donnée, le feu avait déjà prise une grande extension, et sa situation à l'intérieur de l'Ilet rendait aux pompiers le travail difficile.

La chemiserie a complètement brûlé et tous les immeubles qui sont contigus à celui-là ont été fort endommagés sur le derrière.

Au moment d'aller sous presse la majeure partie du bâtiment s'est écroulée et le feu continue son œuvre avec beaucoup d'ardeur.

Les efforts des pompiers pour borner le foyer à l'intérieur sont restés vains, les bâtiments de facade contigus à la chemiserie et donnant rue Conti ont pris feu et menacent d'être complètement détruits, du moins aux étages supérieures.

L'alarme générale a été donnée.

Pelican Homestead and Building Association.—A une réunion des actionnaires tenue le 26 mai (Jeudi,) à 7 heures et demie du soir, un prêt de $1,500 a été offert aux actionnaires et adjugé, après une vive contestation au plus haut enchérisseur à une prime de 30 pour cent.—La série B se place rapidement.

M. Vital Lebailly.—Nous avons sous les yeux un numéro de "El Sport," de la Havane, joli journal hebdomadaire très élégamment imprimé et consacré aux arts et exercices du corps qui entrent dans le domaine de ce que l'on appelle en anglais le sport. Nous y trouvons une excellente gravure représentant un homme qui s'est fait bien estimer ici et a su s'y conquérir bien des amitiés, pendant les deux années qu'il a passées parmi nous ; nous voulons parler de notre excellent ami M. Vital Lebailly, le meilleur maître d'armes, pent-être, qui soit jamais venu à la Nouvelle-Orléans. Nous relevons, dans la courte biographie qui accompagne ce portrait, plus d'un détail qu'il ne nous avait pas été permis de publier. Que vouler-vous, M. Vital poussait la modestie jusqu'à la sournoiserie. C'est ainsi que nous voyons imprimé pour la première fois — ce que nous savions déjà, du reste—qu'il a eu plus d'une célébrité, comme élèves, Gambetta, par exemple, M. Legouvé, de Montebello, P. de Cassagnac, le prince Karageorgwich, deux d'entre nous—et ils sont nombreux—qui s'intéressent à lui, apprendront avec plaisir qu'il est fort apprécié à la Havane. Les habitants, amateurs d'escrime, comptent se l'attacher, et ils feront bien. Il partira dans un mois de la Havane, dans l'intention d'y revenir dans le mois de septembre, afin, nous dit-on, de s'y fixer. Nous lui souhaitons un succès complet et l'on sait combien il le mérite.

Fête.—Une charmante fête a été donnée dimanche dernier, 22 mai, sur la plantation de Mme John Casabonne, à 5 milles en aval d'Alger.

Plusieurs jeunes gens et jeunes filles étaient rassemblés à 7 he